

“ THE BASTONNAIS ”

PAR JOHN LESPÉRANCE

Un titre et un nom moitié anglais et moitié français, mais qui, de fait, désignent un livre et un écrivain français.

Le livre est un roman tiré de l'histoire de l'invasion du Canada par les Américains en 1775, un excellent ouvrage où les événements mémorables du siège de Québec sont fidèlement racontés, dans un style simple, élégant et classique. La fiction s'y mêle agréablement à l'histoire dans les proportions voulues; la description des lieux et les peintures des mœurs ne laissent rien à désirer; les héros, qui sont Anglais, Américains et Français, y sont représentés dans leurs véritables couleurs historiques et nationales. Chacun a ce qui lui appartient, et l'auteur rend hommage à la part glorieuse prise par les Canadiens-français à la défense de Québec. Nous ne sommes pas étonnés de l'accueil flatteur fait à ce roman par la presse anglaise et américaine, et nous sommes certains qu'il sera lu avec au moins autant d'intérêt par notre population, lorsqu'il sera traduit en français.

Voilà pour le livre. Un mot maintenant de l'auteur.

On demande quelquefois: “ Quel est donc ce M. John Lespérance dont on voit souvent le nom au bas de charmantes pièces de poésie et dont on cite souvent les écrits? C'est un Anglais, sans doute, puisqu'il écrit et même fait des vers en anglais.” Non, il est né aux Etats-Unis, d'un père Canadien-français et d'une mère créole, dont la guerre civile entre le Nord et le Sud a détruit la fortune. Il vint au Canada, il y a plusieurs années, et entra dans le journalisme. Il a été, pendant quelque temps, rédacteur de la Gazette de Montréal, et maintenant, c'est lui qui rédige si habilement le Canadian Illustrated News.

C'est un véritable homme de lettres, au caractère et à l'esprit sérieux et délicats, aux sentiments élevés, au talent cultivé, tout entier à sa famille et à l'étude. Nous sommes heureux de le réclamer comme un des nôtres, car s'il écrit en anglais, il n'en est pas moins Français d'origine, et de cœur, et d'idées. C'est une satisfaction nationale de voir le nom d'un compatriote sur un livre si bien apprécié par ceux qui parlent la langue anglaise; rien ne contribue autant à faire connaître et estimer notre nationalité et à démontrer que, dans la littérature comme dans la politique, nos hommes de talent n'ont besoin que de se faire comprendre pour se faire admirer. Combien de nos écrivains, qui végètent, feraient fortune et obtiendraient une réputation considérable s'ils écrivaient pour un public anglais ou américain!

* *

Tout le monde s'accorde à dire qu'une critique savante, raisonnée et bienveillante serait très-utile à notre littérature naissante. Il n'y a pas de doute que les règles de l'orthographe sont plus ou moins gravement violées par la plupart de nos écrivains, et qu'il se glisse dans leurs écrits une foule de locutions vieilles. Une critique qui joindrait la capacité à la modestie et à la bienveillance, pourrait opérer des réformes importantes dans notre manière d'écrire le français. M. le Dr. Larue, de Québec, aurait dû continuer ce qu'il avait si bien commencé dans une lecture publique faite à Québec. Mais autant une critique raisonnée serait utile et agréable, autant des affirmations gratuites et sans autorité sont détestables et nuisibles.

Dire, par exemple, d'un ton cassant, qu'avant les chroniques de M. Fabre, notre littérature nationale n'existait pas; effacer, d'un trait de plume, tout ce que le talent des Garneau, des Chauveau, des Gérin-Lajoie, des Routhier, des Fréchette, des Larue, des Casgrain, des Sulte, des Tassé, etc., a produit; faire croire que leurs œuvres ne valent pas grand-chose, parce qu'on y trouve, peut-être, quelques fautes d'orthographe, parce qu'il manquera une virgule ici, un accent là, c'est trop fort.

C'est pourtant ce qu'a fait dernièrement M. Ernest Tremblay, dans un style qui laissait beaucoup à désirer.

Que M. Tremblay se fasse critique, qu'il devienne le Boileau du pays, nous en serions heureux; mais qu'il fasse comme Boileau, qui ne se contentait pas d'affirmer, mais qui posait des règles, raisonnait, discutait et prouvait ce qu'il avançait. Si Boileau croyait que l'autorité de son nom et de sa parole ne suffisait pas pour juger les écrivains et les livres de son temps, M. Tremblay ne peut espérer réformer notre littérature en affirmant simplement qu'elle ne vaut rien.

Les écrivains sur lesquels il passe condamnation, d'un cœur aussi léger, ont le droit d'exiger qu'on fasse leur procès avant de les juger, qu'on ne jette pas à la voirie, dans des discussions, des œuvres qui ont été louées en France même et par des hommes compétents.

M. Fréchette a droit, par exemple, de demander à M. Tremblay de lui prouver que ses deux sonnets publiés dans le premier numéro de la Revue de Montréal, ne sont pas bons, surtout celui dédié à mademoiselle Chauveau. Nous affirmons, nous, que le sonnet dédié à mademoiselle Chauveau est excellent, et nous prions M. Tremblay de démontrer en quoi il pêche. M. Tremblay vient de prouver, malheureusement, qu'il juge quelquefois sans les lire les ouvrages qu'il admire ou rejette. Ainsi, il affirme, dans l'un des derniers numéros du National, que le roman de M. Lespérance est une peinture de mœurs canadiennes à l'époque de la guerre de 1812, et il termine en disant que M. Lespérance fait l'histoire des événements qui se sont accomplis aux Etats-Unis au commencement de ce siècle. Comme on le voit, il y tient et ne peut plaider “ erreur typographique.” Or, il n'est pas du tout question de 1812 dans le roman de M. Lespérance, mais bien de l'invasion du Canada et du siège de Québec en 1775 et 1776.

Ceux qu'il a condamnés en bloc ont donc le droit de penser que M. Tremblay ne les a pas lus.

M. Tremblay a, pour son âge, des connaissances littéraires, et il n'y a pas de doute qu'il peut, avec du travail, devenir un bon critique; mais, de grâce, qu'il s'abstienne de prononcer *ex-cathedra* des jugements aussi cassants. DELTA.

LES MILLE ET UNE CONNAISSANCES UTILES

La conversation est, suivant l'expression de Plutarque, la meilleure sauce dont on puisse assaisonner les aliments.

Il y a néanmoins quelques cas exceptionnels où la gastronomie s'accorde avec l'hygiène pour autoriser le silence, et justifier cet apôtre de la bonne chère qui s'écriait: “ Messieurs, ne faites donc pas tant de bruit, on ne sait pas ce qu'on mange.”

Il n'y a rien à craindre pour l'estomac de celui qui, initié aux jouissances du goût, se recueille en présence d'un morceau distingué. L'élégant, dans l'attitude décrite par Brillat-Savarin, c'est-à-dire le cou tendu et le nez à rebord, médite et analyse l'impression que produit sur son organe gustuel un mets de haute valeur, se trouve dans les meilleures conditions possibles pour bien assimiler.

Toute sa puissance digestive est en éveil; ses houppes nerveuses buccales sont largement épanouies; ses glandes salivaires, stimulées par le plaisir, fonctionnent avec activité.

Enfin, le besoin de ne rien perdre de la plénitude de ses sensations gastronomiques, amène instinctivement chez lui une sage lenteur dans les mouvements qui précèdent la déglutition.

La conversation pendant le repas (interdite bien entendu par une pédagogie inintelligente) a encore un autre avantage que celui de favoriser l'action saccharifiante de la salive.

En suspendant par intervalles l'exercice des mâchoires, elle empêche une ingestion trop précipitée des aliments.

Il est, en effet, d'une haute importance que la pâte alimentaire n'arrive que par petites fractions à la seconde étape des voies digestives, c'est-à-dire à l'estomac.

Les sucs qui doivent décomposer et liquéfier les aliments dans cet organe ne s'y trouvent pas emmagasinés d'avance; ils se déversent dans ce viscère au fur et à mesure que leur sécrétion est sollicitée par le contact des aliments.

Si ceux-ci, à leur arrivée dans l'estomac, n'y rencontrent qu'une quantité de sucs gastriques insuffisante, il en résulte une série de digestions mal élaborées qui, à la longue, détériorent la santé et abrègent la vie.

Les Romains, qui étaient de gros mangeurs, divisaient souvent leurs repas par des espèces d'entrées.

Des intermèdes de musique, de danse ou de déclamation, laissaient quelques moments de

trêve aux mâchoires fatiguées et aux estomacs surmenés.

Un empereur avait même imaginé de faire de chaque service une espèce de station ou de pèlerinage.

Ainsi, par exemple, après le premier service, il conduisait ses convives du Capitole au mont Palatin; après le second, on se mettait en marche pour le mont Célius; puis on allait terminer le festin de l'autre côté du Tibre.

C'était l'application d'une vérité qu'un médecin moderne devait plus tard énoncer sous cette forme un peu humoristique:

“ On digère autant avec ses jambes qu'avec son estomac.”

Il est impossible de préciser d'une manière générale la durée du temps qu'il faut consacrer aux repas.

Elle est subordonnée à la quantité des aliments ingurgités, à la cohésion ou à la mollesse de leur trame organique, à l'intégrité de l'appareil dentaire, au nombre des osselets qui ont pu émigrer, à la coïncidence ou au désaccord de ceux qui restent, etc.

Pour peu qu'on ait la conscience de sa mâchoire et de la richesse de ses glandes salivaires, on saisit facilement le moment psychologique où la nourriture peut être envoyée dans de bonnes conditions au viscère dont elle doit subir l'action chimico-vitale.

Notons néanmoins qu'on a essayé de soumettre l'acte de la mastication à une espèce de formule mathématique.

Un gastronome, doublé d'un mécanicien, serait parvenu, après de sérieuses études, à régler le jeu des maxillaires.

Par exemple, si la substance à triturer est coriace et présente une forte résistance, il faut, d'après lui, trente-deux coups de mâchoire.

Si elle est moins rebelle, vingt-quatre coups peuvent suffire.

Une bouchée de pain, composée en proportion convenable de mie et de croûte, doit se broyer en quinze mouvements.

Cette théorie est une excentricité qu'il faut reléguer dans le domaine de la fantaisie.

Je me hâte de le déclarer, car je vois déjà des hypocondriaques, enfants terribles de l'hygiène, devant lesquels il ne faut rien dire, se disposer à la mettre en pratique avec le sérieux qu'ils apportent à tout ce qui concerne le soin de leur individualité.

N'y en a-t-il pas, et nous en connaissons tous, qui pèsent leurs aliments et soumettent au calcul le déchet de leurs opérations digestives?

L'habitude de manger lentement ne relève pas simplement de l'hygiène. Elle a une certaine portée au point de vue économique et social.

Il est incontestable que dans la classe riche ou aisée de la société on mange trop et que l'on consomme beaucoup plus que n'exige l'entretien de la santé.

On confond presque toujours l'appétit de l'estomac, qui est la véritable mesure des besoins de la nutrition, avec l'appétit du palais, qui n'en est que l'expression factice.

D'autre part, si une moitié du genre humain mange trop, l'autre moitié ne mange pas assez. Il est certain qu'une manière plus intelligente de manger pourrait, en dehors du banquet communiste et du procédé malthusien, fournir quelques éléments à la solution du problème d'une bonne moyenne alimentaire.

Quand on mange avec précipitation, une partie notable des aliments échappe à l'assimilation.

Il faut être initié aux mystères de l'économie animale pour comprendre à quelle proportion peut s'élever cette perte de matériaux alibiles.

Si l'on mange avec lenteur, une plus forte quantité de molécules nutritives tourne au profit du corps, et en réalité on peut prendre moins d'aliments sans être moins bien nourri.

On ne saurait donc trop répéter aux classes privilégiées, dans leur intérêt et dans celui des classes qui souffrent:

Mangez moins et mangez mieux.

DR. L. NOIROT.

FAITS DIVERS

TUÉ ACCIDENTELEMMENT.—Le coroner a tenu, mercredi, 28 ult., à Québec, une enquête sur le cadavre de François-Régis Fortier, âgé de quatorze ans, et fils d'un charretier du même nom, demeurant à Saint-Sauveur. Il est mort mardi après-midi, des suites des blessures reçues le jour précédent, à la manufacture d'allumettes de M. Paré, à Saint-Roch, où il était employé. L'infortuné était tombé dans une grande bouilloire contenant une quantité considérable d'eau bouillante. En tombant, le malheureux eut la présence d'esprit de saisir le bord de la bouilloire et put ainsi se retirer lui-même de la position périlleuse où il était; toutefois, il a eu la partie inférieure du corps horriblement brûlée. Il a souffert des douleurs atroces jusqu'au moment de sa mort.

Un verdict de mort “ accidentelle ” a été rendu.

NOSIPHAGE.—Un candidat au poste d'alderman pour le 4e ward d'Hoboken, M. Thomas Slogan, vient d'être arrêté et mis sous caution, en attendant de passer en jugement pour s'être efforcé de manger le nez d'un de ses amis, John Grogan. Thomas Slogan a déjà été jugé une fois, pour avoir enlevé d'un coup de dent une notable partie du nez d'un autre de ses amis, mais comme il témoigna un grand repentir de cet acte de voracité, commis sous l'influence de

l'ivresse, et qu'il promit de ne plus attenter à l'intégralité des nez du prochain, le recorder fut indulgent et ne condamna le futur alderman qu'à une peine nominale. La sentence sera sans doute plus sévère cette fois.

ÇA ET LA

La fureur des réclames grotesques semble avoir atteint son paroxysme chez nos marchands et industriels. Ces courtisans de la faveur publique ont recours, quelquefois, aux moyens les plus étonnants et aux trucs les plus stupéfiants, pour faire mousser leurs affaires. Les événements politiques même les plus importants leur servent de sujets d'affiches. Telle est l'annonce suivante que publient, depuis le 4 mars, les journaux quotidiens de cette ville:

“ Enfin, Hayes et Wheeler viennent d'être assermentés, l'un comme président, l'autre comme vice-président des Etats-Unis, à la grande satisfaction des républicains, et les démocrates sont loin d'être contents; mais toutes les personnes qui achètent leurs chaussures chez R... (magasin de chaussures du Canada, No... rue...) sont satisfaites, parce qu'elles achètent à 50 pour cent meilleur marché qu'ailleurs.”

C'est la perfection du genre. Il y a de ces industriels qui varient ainsi la même annonce plusieurs fois par mois, tout le long de l'année, en l'accommodant aux événements qui surviennent. C'est devenu un art pour eux.

LES ÉCHECS

Nous serons heureux de recevoir des problèmes n'ayant pas encore été publiés, ainsi que des solutions à ceux que nous publierons.

Adressez les communications concernant les Échecs à M. O. Trempe, No. 512, rue St. Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Autre solution du No. 7: M. J. E. Grignon, Saint-Jérôme.

Solutions justes du problème No. 8: MM. Ls. H. Chaperon, Malbaie; Georges Guay et H. M., Québec; F. X. L., Ottawa; C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; N. P., Sorel; P. O. Giroux, Dr. D., M. Toupin et J. E. Giroux, Montréal; L. O. P., Sherbrooke; H. E. Poulin, Marieville; “ B. ”, Saint-Liboire; J. A. Cusson, Northampton, Mass.; A. C., Saint-Jean; J. A. Martineau, Québec; A. Noiroto, Lauzon; Dr. J. A. Hamel, Malbaie.

Solutions justes du problème No. 9: MM. C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; F. X. L., Ottawa; J. A. Cusson, Northampton, Mass.; J. E. Grignon, Saint-Jérôme; Séraphin Delaunais, Québec; “ B. ”, Saint-Liboire; Dr. D., P. O. Giroux et J. E. Giroux, Montréal; A. Noiroto, Lauzon.

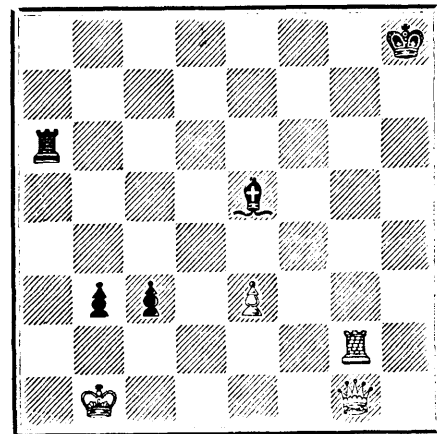
Nos remerciements à M. J. E. Grignon, de Saint-Jérôme, pour son problème.

A. C., Saint-Jean.—On nous a fait plusieurs fois la même question, mais nous ne connaissons aucun ouvrage de ce genre.

PROBLÈME No. 12.

Composé par J. A. Hamel, M. D., Malbaie.

Noirs.



Blancs.

Les Noirs jouent, font échec et mat en 2 coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No. 8.

Blancs. Noirs. 1 D 2e R. 1 Ad libitum. 2 D fait échec et mat. Et autres.

PROBLÈME No. 13.

Composé par M. J. E. Grignon, Saint-Jérôme.

Blancs. Noirs. 1 R 1er T D. 1 R 3e F R. 2 D 1er D. 2 T 4e T R. 3 T 5e C R. 3 T 4e F R. 4 T 7e D. 4 P 2e T R. 5 F 1er R. 5 P 2e C R. 6 C 8e F R. 6 P 4e D. 7 P 2e D et 4e F R. 7 P 5e R et 5e C R. Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No. 9.

Blancs. Noirs. 1 C 6e C D. 1 R 5e R. 2 R 2e R. 2 R 5e D. 3 D 3e R échec et mat.

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vantours, de toutes couleurs; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai; Gants nettoyés et teints nous seuls.

J. H. LEBLANC, Atelier 517, rue Craig.